

**[2 janvier, Monaco]**

2 janvier 1971. Vingt heures. Monaco.

Toilettes, luxe, ennui. Mais hier, téléphonant à Henri à Cabris : il m'apprend que mes poèmes sont acceptés dans revue *La Traversière*, et lui, Henri, va voir Grasset. Vague petit signe amical de l'année, qui par ailleurs coupe les routes en deux : froid terrible partout retarde départ.

Maman, pas très bien. Rechute légère, mais cet air morne, continuellement. Luce : rien. Faudra voir ou en Suisse, ou ailleurs... Viens de lui acheter robe « sexy », dernier cri. Télégramme de Marcelle (j'en avais envoyé un) et... travaille à petit pas. Dansons le soir au Black Jack. Bien sûr : *Papouchka* paye tout. Lui, il a réussi... Et moi...

[10 janvier, Paris]

10 – 1 – 71. Treize heures. Paris.

Mille choses : Pierre Belfond accepte forme d'association avec moi, pour cinq ans, s'engageant à publier mes quatre livres. Avant les vacances, Alain voulait trouver quelque chose remplaçant [«] Calmann [»] qu'il quitte. Et il pensait à livres d'art. Moi – et il fallait argent de père – pensais évidemment à mes livres. Mais sous quelle forme ? Payer pour chaque livre ? C'est humiliant. Et l'éditeur, en général, les néglige. Créer une collection ? C'est long. J'ai donc pensé à accord avec éditeur, par apport de somme m'assurant publication et rôle dans la boîte.

- Impossible, disait Alain. Pourquoi veux-tu qu'un éditeur te donne un rôle, comme ça, pour une somme minime ?

Néanmoins, pendant les fêtes, il a contacté Belfond, éditeur jeune, sérieux – je crois – et qui – fait peu ordinaire [–] avait lu et aimé *Les Heures qui restent*. Et sa femme aussi avait aimé. Et comme Alain peut le servir par presse et radio, il a accepté s'agissant non pas d'un inconnu, mais de moi (eh oui !) et d'Alain pour trois mille francs par mois durant cinq ans : mes quatre livres sortent, et je suis co-directeur du comité. Alain – moi, je ne serai pas payé – aura trois mille francs par mois.

Hier, dîner avec parents au restaurant russe, et père entièrement d'accord.

*Papouchka* voudrait tellement pour moi ! Cela rejaillirait sur lui ! Mais comment, avec mes livres torturés ? On verra. Quand je pense qu'entre quinze et dix-huit ans, j'étais révolté contre lui... Voilà. Cela peut démarrer très vite. Puis, ai appris par Henri – qui a fait accepter mes poèmes par revue *La Traversière*, que Dalmas (la locomotive) veut créer son édition. Le vois ce soir. Lequel choisir si Dalmas marche ? Et puis, laisser tomber Alain ? Il est et dévoué – et influent. Je penche donc pour Belfond. D'autant plus qu'il a aimé mon livre, alors – ça me revient – que Dalmas n'a pas parlé de *Jojo* ni publié mes poèmes dans sa revue [*Le Nouveau*] *Commerce*.

[20 janvier, Paris]

20 – 1 – 71. Paris. Onze heures trente.

Hier, ai signé contrat chez Alain. Ai dit : « Peut-être que Belfond l'eût accepté sans cette somme ? »

- Écoute, Boris, merde !

- Mais si je n'avais pas eu cette somme ?

- Écoute Boris : si tu n'étais pas ce que tu es et si je n'étais pas ce que je suis, nous aurions été beaucoup plus heureux !

Évidemment. D'autres en ont fait autant. Mais c'est de moins en moins « à la mode ».

Maman : pas mieux. Devra sans doute retourner en clinique. Mais cette fois, le docteur est formel : il n'y aura plus de rechute, due au fait que cet été, il n'a – vu vacances – pas pu la suivre à sa sortie.

Vu avant-hier Paul de Roux : aime mes poèmes, veut lire *Jojo* ; Henri lui a parlé de *Journal d'un...*, mais pas un mot sur *George*, appelé maintenant : *Le Ciel déplacé*. À ce point, ignorer ce livre...

Avec Luce, instants, période d'énervements : lui reproche son apathie, etc. Bien sûr, cela la travaille, insomnies et je devrais y mettre ma sourdine. Mais quand ces moments s'emparent de moi, qu'y faire ?

[23 janvier, Dordives]

23 – 1 – 71. Dix-neuf heures. Dordives.

Maman en clinique. L'y avons conduite hier matin. Traitement par perfusion. Trois semaines. Sommes ici pour fuel, et téléphonons. *Papouchka* seul : rentrons lundi. Docteur formel : plus de rechutes. Le premier week-end, ça ne fait rien pour *Papouchka* qu'il soit seul : aux deux autres nous serons là.

Belfond a signé l'accord. Donc, quatre parutions assurées, suis « Président », tout ça pour dix-huit millions en cinq ans... Alors ? Aucun sentiment, rien, sauf si j'arrive à « percer ». Même un peu honte. Et Luce ? Suis méchant avec elle. Pourquoi ? Ce matin, par exemple, parce qu'elle « n'évoque » jamais nos voyages...

- Mais j'y pense, dit-elle. Surtout quand je suis seule.

Et son petit menton se met à trembler. Son visage devient et reste affreux – sa mine – tout une journée. Et je me regarde, la torturant. Une honte ! Sale honte ! Et mes pensées bizarres, malsaines... Suis-je cela ? Ou : en suis-je là ? Bouillonnements dont je ne peux me passer...

[18 février (1), Paris]

18 – 2 – 71. Douze heures. Paris.

Assez moche : maman, sortie de clinique, mais pas « guérie ». Aucun équilibre. L'avant-veille, nous disant pis que pendre de Marcelle ; le lendemain, lui téléphonant en l'appelant « ma chérie » (à la suite d'un rêve) et elle me dit, d'un air très normal, comme si la chose allait de soi :

- Tu n'as qu'à expliquer à Luce que j'ai rêvé et que j'ai été obligée de téléphoner à Marcelle...

Évidemment, Luce est désarçonnée. D'autre part, maman est très faible. Elle craint que Dordives ne lui convienne pas car elle a des vertiges et se veut sous surveillance médicale, en maison de repos. Là, peut-être a-t-elle raison. Mais elle choisit d'aller en Suisse, et avec... Marcelle ! Qui – je lui ai téléphoné – veut poser ses conditions, en particulier que maman ne souffle mot de Luce, alors que d'après maman, c'est Marcelle qui a déjà parlé de Luce.

On le voit : tout est très clair.

Ainsi, tantôt maman charge trop Marcelle (coupable de tout, saleté perfide, etc.) tantôt c'est la meilleure des femmes, et tout et tout ! Cet après-midi, j'en parlerai sérieusement au médecin.

[18 février (2), Paris]

Minuit.

Journée compliquée : avons vu médecin ; d'accord avec idée de maman : Suisse, changement ; éloignement de l'obsession familiale ; et même, avec Marcelle. Pourquoi pas, puisque maman en a pitié, que Marcelle ne va nulle part... Ce docteur Bonis, extraordinaire, et parlant de maman :

- Votre mère, une riche nature. Mais son « je » en dehors d'épouse et de mère, a été comprimé...

- Oui : mais même comprimé, il arrive à être envahissant. Luce n'en peut plus : le fait de voir ma mère partir avec Marcelle...

- Mais pourquoi ? C'est vous, son compagnon !

Évidemment. Pauvre petite Luce. Je le lui ai dit. Elle réagit comme une fille... Son angoisse qui traîne... Comme dit l'autre : faudra qu'elle s'y fasse. À *Mamouchka*.

Après, – idée de maman – avons surgi chez Didi, Bibliothèque Pédagogique. Sommes allés au café. Maman un peu excitée. Parle. Peut-être se calmera-t-elle... Dimanche soir, sortons avec Didi et sa femme à l'Étoile de Moscou. Et tout à l'heure, rue [de] Monceau, papa en pleine forme, donnant les chèques (pour l'éditeur et la voiture), faisant des pas de danse pour montrer les spectacles qu'il montait à vingt ans ! Je vois qu'il adore Luce, car avec Marcelle, je ne lui voyais pas de ces élans.

Ai vu Alain. Dîner à Rungis. Curieux. A réussi à m'irriter – qu'y faire ? – en parlant des invitations qu'il reçoit pour parler de son « œuvre »... en tout cas – un peu d'acidité sur mes livres – essaiera pour les prix... Ces ignobles combines !

Oublié de dire : maman ne veut voyager qu'avec ceux qui ont vécu avec elle les moments cruciaux de sa vie. Même des êtres qui lui ont fait mal, – comme cette Madame Bartfeld, « amie » de papa à Marseille alors qu'on les cachait – mais qui ont vécu les mêmes moments. C'est quelque chose. Je n'y avais pas pensé. D'ailleurs je m'aperçois que je suis toujours aussi égoïste, n'ayant même pas noté que maman a d'abord été traitée à la perfusion, douze, sans résultats, puis aux piqûres... Cet égoïsme que je regarde avec des larmes par moments...

**[23 février, Paris]**

23 – 2 – 71. Paris midi.

Avec Didi et sa femme (mon cousin) et nous trois (père à Nice) soirée un peu folle à l'Étoile de Moscou : maman, dansant, déclamant ses poèmes (certaines choses y sont bonnes), mais dans une exaltation !... J'étais sur le qui-vive. D'une part, la laisser « s'épancher », de l'autre, y mettre un frein. J'espère qu'en Suisse (départ ce soir), elle va se « stabiliser ».

Téléphone de P. de Roux : a parlé de *Jojo* ; bien. Mais pourquoi citer Faulkner et Benji qui est idiot bavant et sans rapport ? Ou alors, tout est en rapport. Henri lui ayant parlé de mon Journal, voudrait que j'en prélève ici et là, pour extraits dans sa revue.

[26 février, Paris]

26 – 2 – 71. Minuit. Paris.

Hier, Dordives. Avant-hier, départ de maman, dans une exaltation malade. L'avons accompagnée jusque chez elle : là, cachés derrière une voiture, Luce et moi avons vu Marcelle et maman (qui était montée chez elle) sortir, aller vers la voiture. Ce qui s'est passé depuis, l'ai appris ce matin, ayant téléphoné à Cademario plus d'une heure trente. Maman voulant baiser les mains de Marcelle : elle a peur de s'enfermer dans les toilettes et Marcelle restait devant la porte ; à Milan, à la terrasse d'un café du passage couvert, maman eut sorte d'hallucination : elle crut que la terre tremblait, et Marcelle effrayée, se jetant à ses genoux, courant pour un taxi. L'arrivée à Lugano, et enfin à l'hôtel : maman, morte de fatigue, et père, téléphonant de Nice, disant son inquiétude.

- Quelle inquiétude ?

Et maman me dit qu'elle a crié, et toute sa vie de soumission, de levers à quatre heures du matin parce que père « le veut », toutes les obligations, ces somnifères (quatorze fausses couches, père ne voulant pas d'enfants, et moi étant quand même né !) et tout ça entre seize et dix-neuf ans... Et maman s'exaltait au téléphone, parlant de quitter tout, pourvu que je sois assuré... j'étais atterré.

Le soir, téléphonant à Marcelle, ai vu les choses un peu mises au point. Calmées. À propos de lui « baiser les mains », Marcelle dit :

- Elle exagère toujours.

D'ailleurs elle est abasourdie, déshabituée à ce rythme fou de maman.

Continuerai demain.

**[24 mars, Paris]**

24 – 3 – 71. Seize heures trente. Paris.

Beaucoup et peu de choses : maman un peu calmée ; mais dimanche matin, parlant à Luce, lui a mis les points sur les i avec une intolérance... D'un autre côté, comprend qu'il faut nous laisser en paix, et ne sommes plus contraints de la suivre – à Abano. Mais notre dimanche a été gâché.

Avec Belfond, ça semble marcher. Lis manuscrit. Nous lions peu à peu. Son directeur littéraire Major aime mon livre. Et enfin, Alain « veille au grain » en quelque sorte pour la tactique d'ensemble et celle des Prix.

Hier, après-midi typique parisienne : Paul [de] Roux, de la revue [*La*] *Traverse* m'a – par Henri – demandé poèmes qu'il publiera en septembre. Veut aussi fragments de mes différents journaux. Et il y eut vernissage, dans curieux appartement du Sixième, fêtant le quatrième numéro de la revue. Là, rencontre du cercle habituel : les Auclair, Queneau, Evelyne, Henri. M'a annoncé la mort de Parain. Qu'en penser ? Et qu'a-t-il pensé de moi ? De là, à la télévision – émission sur Artaud où Henri était invité. Y rencontrai Y. Bessis. Fus inscrit comme participant à l'émission. Mais n'intervins pas. Trop en surface. Et ces jeunes qui pensent que le « social » conditionne la venue ou non des Artaud !

Mes troubles horribles ont cessé : mais en parlerai à Bonis, tirant au clair aussi les réactions de maman.



**[8 avril, Paris]**

8 – 4 – 71. Onze heures. Paris.

Hier soir, Henri : épatant. Avons tout évoqué. Mais rien sur Belfond (à la demande d'Alain). On a tellement ri à la lecture de mon Journal (épisode Schlumberger). Il l'a trouvé épatant, a confirmé que j'étais si beau alors... En parlera à de Roux aujourd'hui.

Luce : je tremble en évoquant la scène d'avant-hier. L'ai dite en partie à Henri qui m'a fait des reproches. « Elle a des ressources encore intactes. » Luce : tout pour moi. Tout.

[15 avril, Dordives]

15 – 4 – 71. Dix-neuf trente. Dordives.

Tas de choses : à La Croix-Valmer, revenant de dîner de Sainte-Maxime, en m'engageant sur un raccourci, je vois Robert Bastien (j'y allais un peu pour ça !) fermer ses volets.

- Monsieur Bastien ?

- Boris ?

Je lui présenterai Luce et nous sommes entrés. Simone était là, bien sûr, et en avant ! Tous les souvenirs, et toutes ces choses drôles (les imitations de Simone, les expressions de Robert, disant, rieur : « J'ai déjà soixante-dix ans ! Ça ne pourra plus durer longtemps ! ») etc. Défilé de tous ceux que nous avons connus. Luce riait souvent. Bref, jusqu'à douze heures trente ! Et Simone n'en parlera pas à Marcelle. Donc, « relien » avec un passé que je ne parviens pas à regretter ! Très bien. Et là-bas, bains de mer (froids) soleil, puis à grande vitesse (trop ?) retour ici par Avallon. Téléphone maman Marcelle. Ça va.

Et puis Belfond : fameux. Me dit que je suis (et fus ?) admiré (*[Les] Heures qui restent*) etc. Longue conversation. Bien. A un théâtre [:] Lucernaire. Donc, une pièce ?

Il semble que tout veuille éclater en même temps. Ha !

[20 avril, Dordives]

20 – 4 – 71. Dix-neuf heures trente. Dordives.

Au soir, charme spécial surtout jardin derrière la maison. Ces arbres, ce côté apaisant...

Mon passé, égoïsme : le rattraper par ma souffrance approfondie au point où elle touche l'universel. Car : dans ce Journal où sont mes remarques sur guerres, famines, atrocités ? Ici ; ce petit noyau douillet d'Europe Occidentale, (Plus Nord Amérique, etc.). Ces noyaux, dans la constante éruption de misère... Quelles allusions ? Je me rattraperai par d'autres profondeurs.

Luce et moi nous promenons, bronçons. Alors ? Toutes les atrocités, et autres souffrances, me révoltent et m'imposent silence en même temps. Et si ici même tout était bouleversé ? Ne ferais rien, je crois. Ce matin, au téléphone maman me disant « Tu dois vivre d'un autre cœur, maintenant que tu sais que ce sera publié. » « Non. Du même cœur. » Car : cette question d'argent. On me cite (et je me cite) Gide, Proust. Oui. Mais sans cet argent alors, que serais-je devenu ? Aurais-je vaincu ?

**[21 avril, Dordives]**

21 – 4 – 71. Midi. Dordives.

Chaud soleil. Cette histoire de souffrances... Finalement ne compte que « la prise de conscience ». Une œuvre « prudente » comme celle de Leyris n'est que ça (prise de conscience). Et ce n'est pas suffisant non plus.

Alors ? je crois que j'aurai toujours des cilices « internes », et en même temps cette ruée d'aujourd'hui sur la destruction des tabous, des interdits, etc., n'a rien d'excitant. Cette collectivisation de tout, cette lumière au néon (sans ombre) qui remplace la lumière naturelle (toujours ombrée) font croire à l'homme qu'il est plus grand... Grandeur obtenue par rétrécissement de l'individu, soumis depuis toujours au clan, à la religion, au social, aux techniques... Le Moi, la « particule spirituelle » devra faire voler en éclats tout cela.

[9 juin, Paris]

9 – 6 – 71. Onze heures trente. Paris.

Pas de mieux pour maman, hier, à part – pendant quelques heures et pour la première fois – disparition du goût, revenu ensuite. Donc : en clinique, et il faudra que ça passe. Hier, la voir, si petite entre ces deux médecins... Père et moi avons été à réception avec ambassadeur d'Israël pour remise de diplômes « culturels » à membres bienfaiteurs d'Université de Tel-Aviv. Foule élégante, mais à laquelle – comme partout ailleurs – je me sens totalement étranger. Luce était avec maman ; après retour rue [de] Monceau, fûmes au restaurant où elle me dit que maman lui a lu des poèmes dont l'un supplie la douleur de cesser, et dans le « grand sommeil » lui demande de l'éveiller... Voilà comment est *Mamouchka* !

Hier, sortant du restaurant (galeries de Rivoli) avisons une clocharde qui écrivait, écrivait, assise sur une marche. Lui donnons mille francs et demande ce qu'elle écrit. Alors, cette femme (qui puait !) nous raconte qu'elle était presque témoin de l'enlèvement du consul allemand à Saint-Sébastien : et elle décrit cela, avec forces ratures, car, dit-elle « Il faut que ce soit bien écrit » et ajoute : « Pour sauver les Basques, il faut un royaume communiste. » C'est du moins ce que j'ai compris avec le brouhaha des voitures dans notre dos.

Rêvasse à des rêveries, rêve à des rêvasseries. Oh ! le règne – des « petits copains » ! (à propos du dictionnaire des citations que papa a acheté et où figure... Le Clézio ! (Écrire ce nom me répugne.) Au fait : texte étonnant (auteurs soviétiques clandestins) de Vielski. Il donne – entre autres : « Je suis le premier, le seul, à découvrir telle vérité, etc. [»] Marcelle aurait dit tout de suite : « comme toi » et elle aurait fait tout un *speech* sur cette hantise d'être le « premier », le « seul ». (Comme je l'écris dans *George* : « Je veux être le seul à être le seul. ») Luce, hier soir, n'a rien développé de tout cela. Pourtant, elle « développe » un peu plus qu'avant. Un tout petit plus.

**[11 juin, Paris]**

11 – 6 – 71. Quinze heures. Paris.

Abrutissement. Hier, maman entrée en clinique. Et mieux. Traitement aujourd'hui. Je crois que ça va aller, mais : faudra faire attention.

Plongée dans mon Journal de Boulogne : ahurissant ! Folie ! Délire ! Quel charme avais-je donc pour que la mère de Raymond me dise : « Comme j'aurais aimé être la mère de ce joli petit Boris ! » ? Et j'avais seize ans ! Et mes amours « homosexuelles » pour tant de garçons qui « répondaient » ! C'est ça le plus drôle. L'âge sans doute. Et mes appels à Dieu ! Mes certitudes ? Par contre, les poèmes, quelle pauvreté ! La guerre m'a peut-être abîmé, puisqu'au point de vue « œuvre » le cahier de Lakanal (1938) paraît plus réussi que Boulogne (1939).

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas la gloire espérée, prédite par tous ceux qui m'ont connu, que j'avais « éblouis », et je n'ai plus – non plus – ces fièvres, ces passions. J'ai ma « vie » et mon œuvre. Mais que vaut-elle comparée (quand on lit les critiques) à Proust, Joyce, Kafka ? Il me semble que... moi... mais qui d'autre le pense ? Le prof de philo rencontré qui ne répond même pas à l'envoi de mon livre...

Mauvaise nuit. Pris et Sérestat et Mogadon. Pas encore lavé, ayant dormi tout à l'heure. Soleil intermittent. Vie, plus qu'intermittente. Qu'est-ce que je vau ? En 1938, j'écrivais : « Je n'aime que moi », signifiant que c'était le seul amour contre lequel ma volonté ne pouvait rien. Qu'en est-il aujourd'hui ? J'évite d'approfondir. Ai décidé (et il était temps) de lire plus et de plus plonger dans l'écriture. Foin de déclarations, et aux actes !

Mais quoi ? Génie scintillant, où es-tu ? Le livre en cours, par exemple, je n'y tiens pas, à maintes reprises. Ce déchaînement sur les mots ! Certes, on peut le comprendre, mais je rêve à des œuvres colossales... où le cours des choses est bousculé. Peut-être y « atteins-je » ?

Sensation de vide dur, dur, à porter ?

**[6 septembre, Bora-Bora]**

6 – 9 – 71. Dix-huit heures trente. Bora-Bora.

Avec petit avion, puis un gros avion, sommes arrivés ici à midi (en plus, le car et le bateau). Sans être plus belle que Moorea, il règne ici un charme différent, assez inexplicable. C'est un village annexe du Club, qui est décidément un truc formidable. Certes, je n'y imagine pas des « littéraires » purs, genre Henri, Alain. Mais pour peu qu'on pratique quelques sports, (et en plus du ski nautique, je m'initie à la nage sous-marine), c'est épatant : voyage plus économique, coins perdus accessibles, brassage incroyable : pourquoi ce mépris des « intellectuels » pour ce Club ? Chiqué et snobisme. Certes : promiscuité. Mais enfin... !

Ici, farés enfouis derrière l'unique route qui longe la mer. Un peu plus loin, l'hôtel Bora-Bora a des farés sur pilotis. Des îlots déserts, cocotiers au vent, ponctuent l'horizon. Et cette sensation presque habituelle de se savoir « au bout du monde ». Tout devient habituel et à cela, je ne peux m'habituer.

Ai laissé mon travail à Moorea et il me manque. Pense à mille choses, intimes et moins.

**[19 septembre, Paris]**

19 – 9 – 71. Quinze heures. Paris.

Entre autres, Alain a vu, parlé, mangé... avec M.-P. Fouchet (ami de Rolland-Simon) qui, pendant le repas, a pris des notes. Et : autres articles, radio (France-Culture), vaguement télévision, peut-être assurés. Quant à la vente, et au prix (Renaudot), c'est l'inconnu. Quant à la gloire, encore plus l'inconnu (!).

Ce soir, parents viennent dîner : anniversaire de maman qui va mieux. Avant-hier, soir de l'arrivée, sortie avec parents de Luce, au « chinois » : bien parlés. Ils ont été à Dordives, etc. Vais voir Marcelle tout à l'heure. Et tente de travailler.



**[25 septembre, Dordives]**

25 – 9 – 71. Vingt-deux heures. Dordives.

Ça y est ! Livre sorti : signatures mardi. En vente début octobre en deux mille points de vente. Efforts d'Alain et de Belfond pour que ça marche. Efforts de moi, pour... y croire. En tout cas, Belfond a choisi une belle présentation. Et il connaît mon livre par cœur ! A fait enlever à juste titre (et je m'étais au début offusqué !) l'histoire de l'olive entre les deux fesses, au chapitre deux, du chauffeur. Image éculée, m'a-t-il dit – c'est vrai.

Sommes ici depuis hier soir. Sommes passés chez parents de Luce, dîner, et son père, avec son simple bon sens qui voit un tas de choses justes. Visite à frère et belle-sœur, et leur petit Laurent.

**[1<sup>er</sup> octobre, Dordives]**

1<sup>er</sup> octobre [19]71. Dix-huit heures trente. Dordives.

Avant-hier, dîner étincelant avec J. Piatier que je vins prendre chez elle, et de là dîner aux halles de Rungis. Je parlai du livre, de ma vie, fis des paradoxes, citai Saint-Cyran, etc. Parlâmes d'Henri, et elle : « Lui coucher avec une femme ? Il peut pas. Il doit chercher sa quéquette partout ! » Et évidemment : littérature, littérature. Et : sujet de mon livre l'a étonnée. On verra son article du *Monde*.

Hier, celui d'Alain dans *Combat* : épatant. Puis : chez Pierre Belfond (qui est quand même très chic), je signe et signe mes livres qui sont à couverture ivoire et titre : *L'Évangile selon Van Horn*, que maman lit ici, venue avec nous hier, papa étant à Nice. Porté livre à Marcelle qui a pleuré un peu.

Donc, mouvement ? À suivre.

Temps radieux. Et tente de travailler.

[7 octobre, Paris]

7 – 10 – 71. Paris. Onze heures.

Tas de rencontres, projets, coups de téléphone. Belfond veut agir derrière Alain vis-à-vis de Max-Pol Fouchet. Lui proposer un million ! Papa peut et veut. Mais moi ? Hier ai commencé par dire à Belfond que M.-P. Fouchet ne voulait même pas accepter de déjeuner avec moi.

- Alors, Boris, on n'en parlera plus ! Mais il faut essayer. Vous allez téléphoner tout de suite, et devant moi !

Presque tremblant, je m'exécutai, et... oh ! Stupeur ! Il accepta : je dois le rappeler vendredi prochain, lui dire ça, ça et ça (Belfond a tout noté), insister sur ma qualité « d'écrivain maudit », le tout chez Lasserre (!), et c'est Belfond qui, à titre d'avance pour la réédition de quelque œuvre illisible de M.-P. Fouchet, lui demandera d'accepter l'enveloppe... Et voilà !

Ce M.-P. F. dont Rolland-Simon me parlait tant et qui est – d'après Belfond – le type le plus vénal de Paris, avec ses titres, son prestige, son « leadership » du Renaudot... Mais si je n'avais été qu'un pauvre type, genre « famille pauvre » ?...

Bien sûr : faut bien avoir quelque chose dans sa vie !

Tout à l'heure, Marcelle au téléphone : douce, gentille, parlant beaucoup. Et bien. Disant (à propos de mon voyage avec Alain ce soir) : « Il y a des bruyères rouges dans la forêt de Paimpont. Quand tu les traverseras, pense à moi bien fort ! » Ce genre de phrases me bouleverse.

Et enfin, hier, déjeuner avec Pierre Kyria, de *Combat*. Incroyable. Le ton froid du début a bientôt viré au tiède, puis au brûlant. Certes, il est pédéraste, et il se mit à me parler de mon charme, mon côté bizarre, extraordinaire. Il me donnait trente-huit ans ! Et me tenait la main, souvent. Nous parlâmes de tout, de tous. Dieu, écrivains, littérature. Je dis : « Comment se reposer de la fatigue que donnent les mots ? Uniquement avec d'autres mots ! »

- Oh ! C'est beau, Boris. Faudra mettre ça dans un roman.

- Je vous le donne, dis-je.

Nous fûmes là de midi à seize heures.

Ce matin, me téléphone pour me dire qu'il a « contacté » [Les] *Nouvelles Littéraires* et [Le] *Magazine Littéraire*. Doit y avoir articles. Pas grâce à lui, mais à promesses faites avant à Belfond. Mais : vers fin du repas, Kyria lance :

- Boris, la gloire ça se fabrique : pour cent mille francs : je vous la fais !

Aïe ! Lui aussi ? Où est la sincérité ? Il me regardait :

- Que vous êtes torturé ! Vous pouvez briller partout, vous êtes fascinant, et votre orgueil vous confine dans cette solitude. Pourquoi vous rabaissez-vous ? Par comble d'orgueil !

Que penser ? Devant les autres, vu ma vie, (!) ; je ne suis en effet, plus rien. Oh ! Me redresser ? Oh ! Leur jeter mon livre comme un brandon ?

**[20 octobre, Paris]**

20 – 10 – 71. Quatorze heures. Paris.

Hier, Henri à dîner. Toujours ses récits étonnants : Bretagne, l'île d'Houat, sa beauté. Cette solitude d'Henri, et ses rencontres, parfois me font envie. Il a même eu une « aventure » avec une fille agrégée de vingt-trois ans, qui avait lu ses poèmes. Et il est bronzé, cheveux à la « Baudelaire » ! Et il y eut coup de téléphone d'Alain m'avisant qu'une émission de radio de quarante minutes me serait consacrée à la radio, le 16/12. Bien. Mais j'ai eu plus pour *Jojo*. Et alors ?

Puis, hier, après Henri, (qui va faire note à la *NRFR* !) allai voir Alain : il me l'avait demandé. Y fus de onze à douze heures trente. Dès dix-huit ans, Alain – en Belgique – les éditions originales, rares, etc. Henri aussi, à cet âge, « buvait » la littérature. Et moi, – lisant mon Journal de ce temps – m'aperçois que rien, m'en foutais, ne pensai qu'à plaire, tout en clamant mon génie ? Qu'avais-je ? Ou qu'ai-je ?

**[27 octobre, Paris]**

27 – 10 – 71. Paris.

Si le marasme dure, ce silence absolu sur mon livre, fiasco qu'aucun de mes précédents n'a connu, il n'y a plus qu'à... qu'à quoi ? Le livre, qui devrait être une bombe... mais inutile d'insister. Quitter la vie ? Mais tous ces êtres qui tiennent à moi, quand même !

**[8 novembre, Dordives]**

8 – 11 – 71. Dordives. Douze heures.

Suis pendu au téléphone « où » dois parler à Gérard Mourgue avec qui j'ai – vendredi *chez Lasserre* – dîné « superbement ». Parlé de mon livre ; plein de compliments. Promesses (pour ORTF) mais en fait d'articles : rien. Comme dit Alain : « Ce n'est rien ; il faut attendre. » Et travailler. Les échos, les succès – des autres – et qui sont l'image inversée du manque d'échos et de mes insuccès à moi – se perdent par moments – aussi bien à Paris qu'à Dordives – dans la marche, l'air vif des pluies d'automne, le paysage des mélancolies. Oui. Ma vie, ou Destin, s'est fracassée quelque part, et attendre que cela se reconstitue... Est-ce possible ? Dans toutes ces heures, y aura-t-il la mienne ?

[14 novembre, Paris]

14 – 11 – 71. Paris. Quatorze heures. Dimanche.

Sur l'électrophone, Beethoven, après Tchaïkovski. Tout à l'heure, irons à Dordives. Hier, vu Marcelle qui, doucement, s'habitue à sa « plaie ». A une amie ; sort. Attend mes coups de téléphone. C'est comme ça. Avant-hier, sortie avec Alain : dans un bistrot « à la mode » (Tour Saint-Jacques). Il est gentil (malgré les paroles de Silvia Monfort que Mourgue m'a rapportées comme quoi Alain ne serait pas un véritable ami). Tellement gentil que, sortant de chez lui, dans l'ascenseur, je l'ai embrassé sur le front. Lui ai dit : « Tu es mon grand frère. »

Au restaurant (brouhaha, visons, snobisme), il m'a serré les mains. Pour le livre : m'enjoint de ne pas désespérer : tant pis, celui-ci est un échec ; pensons au suivant. Et quand mon nom sortira, tous mes livres ressortiront. Attendre et travailler. Oui. Avons parlé de tout. Et voilà.

Tente de ne pas penser : triomphe de mes ennemis (en ai-je ?) ; des éditeurs qui m'ont refusé. Refus déguisé d'Henri de faire une note à *NRF*. Rien des « amis » auxquels j'ai envoyé mon livre. Le livre : atroce : que vaut-il ? Ne pas penser que je ne suis rien. Et bien sûr, je décourage maman par mes plaintes ; ne vais plus le faire. Papa revenu de Nice ne veut pas rester seul aux fêtes de Noël ; mais cette année, au lieu de Monaco, irons sans doute en Corse où paraît-il, est un hôtel très bien.

Donc, c'en est là.

[25 novembre, Paris]

25 – 11 – 71. Dix heures trente. Paris.

À nouveau, maman moins bien : regard fixe, prostrée, absente. Et y aller tous les jours ! Et notre présence ne change rien à sa prostration. Alors, pourquoi veut-elle tellement qu'on vienne ? Bonis a renforcé son traitement. Dit que cette évolution sera stoppée. Espérons-le. De plus, maman a une façon irritante de vous dire : « Vous vous ennuyez avec moi, pas vrai ? » en vous fixant. On n'ose répondre ni oui ni non. Maintenant, chaque mois, mon père va à Nice cinq jours. Et maman vient avec nous à Dordives. Et – quand elle est comme ça – sa présence prostrée nous glace, Luce et moi. Quand je pense que Marcelle faisait des scandales quand maman était bien ! Qu'eût-elle fait à présent ? Je sais bien que maman nous comble – argent, etc. ! Alors ? Peut-être si Luce et moi étions obligés de travailler...

Ce matin, coup de téléphone : le réalisateur de l'émission *Un livre, des voix* me convoque pour le 10/12. Il a aimé mon livre (évidemment recommandé par Mourgue et Alain), et les découpages, auteurs, etc. tout cela passera le 16/12 de vingt-deux heures trente à vingt-trois heures dix. Paraît-il : émission très suivie. C'est déjà quelque chose.



**[29 novembre, Paris]**

29 – 11 – 71. Midi. Paris.

Article pas mal dans [*Le Figaro Littéraire*] du poète Marc Alyn. Groupant mes livres, analysant le dernier, expliquant mon côté « maudit ». Article court et sans photo : mais qui fait du bien. Peut-il me faire connaître ? Évidemment non. Ce serait contradictoire.

[6 décembre, Dordives]

6 – 12 – 71. Quatorze heures. Dordives.

Brusquement, ça semble bouger un peu : article pas mal du tout dans *France-Soir*, et d'autres sont attendus... On verra. Silvia – à qui j'ai retéléphoné après mon coup de fil de la semaine passée – n'a que commencé mon livre ; mais j'ai pu lui promettre la télé pour qu'elle y parle du livre ; elle est évidemment d'accord. Il me faut maintenant obtenir l'accord de J-J. Brochier qui dirige cette émission – ainsi que *Le Magazine Littéraire* où doit paraître cet autre article sur moi (du même auteur que *France Soir*). Ayant eu l'adresse par Alain, je lui téléphonai tout à l'heure. (D'ailleurs, depuis des semaines Alain me dit de lui téléphoner.) Eh bien ! Ce type – froid m'a-t-on dit – m'a paru « chaud », aimable, me félicitant plusieurs fois pour mon livre, et se félicitant lui pour le plaisir qu'il aura à déjeuner avec moi. Donc – en y ajoutant les deux émissions radio qui « doivent » passer, ça fait un petit mouvement qu'on pourrait peut-être dire « de qualité ». Certes, mes concurrents (si l'on peut dire !) plus jeunes et déjà plus connus, se vendent mieux. Suis sollicité maintenant pour conférences « en pagaille ». Dû à quoi ? Téléphone à Marcelle : ce matin, moral pas brillant. Qu'y puis-je ? Parfois, cela me tourmente assez. Surtout en relisant mon journal de 1945, l'un des plus infects, quant à l'individu que je suis. J'étais odieux et infect. Au moins peut-être ne suis-je plus odieux ?

[13 décembre, Paris]

13 – 12 – 71. Paris minuit.

Incroyable : un article incroyable sur moi de J[ean] D[idier] Wolfromm dans *Le Magazine Littéraire* où il parle de génie, chef d'œuvre, où il se demande si je suis Judas, Moïse ou Satan. Ma voix s'est étranglée en lisant cet article à Luce.

Et avant-hier ? Convoqué à la radio pour l'émission *Un livre, des voix*. Six acteurs interprétant mes personnages, textes spéciaux en mains, le réalisateur, Horowicz, qui faisait recommencer, répéter, etc. qui me dit n'avoir pas pu décrocher de ce livre. Et vraiment je jubilais : mes « héros » extériorisés. Inouï. J'avoue qu'en ce moment cette impression est un peu émoussée par l'article de ce soir. Un tel article. Quelle douce revanche sur ces atroces années ! Durant lesquelles pourtant on m'a vu chanter et rire. Et si cette revanche durait toujours plus éclatante, mon nom s'élargissant ? Mais quel combat !

À part ça : maman, guère mieux. Allons consulter un professeur.

En fin de semaine partons pour Venise.

[21 décembre, Paris]

21 – 12 – 71. Neuf heures. Paris.

Maman ne va pas mieux ; hier, journée abrutissante à l'hôpital (autres examens), et devant voiture impraticable (à cause des serrures forcées). Ce matin, j'ai « tenaillé » Luce, sur des bêtises (lui reprochant, d'avoir, il y a cinq ans, pris le train sur le conseil de sa mère, au lieu d'y avoir pensé elle-même ! Ce train, lui permettant de rester avec moi une heure de plus – il y a cinq ans ! – pourquoi n'y avait-elle pas pensé elle-même ?). Et mes petites phrases insidieuses tournaient... jusqu'au moment où je crus qu'elle allait devenir folle ! Elle a hurlé, m'a jeté les colliers que je lui ai offerts pour son anniversaire (le 19), et je sus que j'avais été trop loin ! Ayant ajouté : « C'est pour ça que je ne demande pas le divorce ! » C'en fut trop. Et de nier qu'elle avait des angoisses, qu'elle mettrait fin à tout... Or, elle est ma vie ; elle est tout. Et je suis irrité, vidé, par moments : mais elle reste tout. Ne puis-je admettre qu'on puisse agir « sans penser » ? Surtout elle ? Et encore : n'étais-je pas un de plus qui voulait simplement – à cette époque – « jouer » avec elle et c'est tout ? Elle a une sensibilité qui ne supporte pas le « jusqu'au bout » – état dans lequel Marcelle aussi a souvent hurlé.

Qu'ai-je ? Que suis-je ? Un manque profond me rend-il féroce ? Oui. Mais il me faut garder cet équilibre de détresse et de joie que j'ai avec Luce, prostrée en ce moment sur le lit.